

## INTRO CULTE



Il me paraissait difficile voire impossible de ne pas m'arrêter avec vous sur la période que nous vivons et sur ses conséquences qui sont encore loin d'être terminées. Comme tout épisode douloureux touchant l'humanité dans son ensemble ou dans sa particularité, ce temps est propice au questionnement et ce, que l'on soit chrétien ou non. Même si, nous le verrons, le christianisme biblique véritable, l'Évangile, devrait nous immuniser contre cette tendance à demander des comptes à Dieu, la souffrance et son corollaire, le mal, quel qu'en soit la forme, a toujours alimenté la réflexion humaine, qu'elle soit philosophique, morale ou spirituelle. Je ne pouvais donc pas ne pas prendre du temps avec vous sur cette problématique de la souffrance, faire comme si rien ne s'était passé, étant donné que c'est ce que l'humanité dans son ensemble expérimente encore au travers de cette pandémie mondiale, la première depuis la grippe espagnole ou la grande peste. Je vais donc tenter de nous faire réfléchir à ce sujet ô combien difficile et à nous en libérer, si ce n'est déjà fait. Vaste programme qui nous prendra plusieurs messages. La souffrance et le mal nous attristeront bien entendu toujours, et c'est bien normal puisque que nous avons un cœur régénéré. L'important est qu'ils ne nous submergent pas et ne nous éloignent pas de Celui qui a souffert pour nous. Paul ne dit-il pas dans sa lettre à l'église de Rome :

*« Or, si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers: héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ, si toutefois nous souffrons avec lui afin de prendre aussi part à sa gloire. J'estime que les souffrances du moment présent ne sont pas dignes d'être comparées à la gloire qui va être révélée pour nous ».*

**Rom 8 : 17-18**

La souffrance est partout, elle est inévitable et nous bouleverse. Pendant cette heure que nous passons ensemble, plus de cinq enfants mourront, disparaîtront, victimes de maltraitance et de violence<sup>1</sup>. Si nous passons toute la journée ensemble, ce n'est pas moins de cent enfants qui mourraient. Bien entendu, le mal

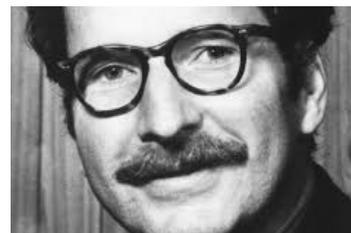
<sup>1</sup> OMS, mars 2015

et la souffrance sont des phénomènes polymorphes, ils peuvent prendre bien des aspects, la mort des enfants n'en étant qu'un parmi d'autres. Chaque heure, des milliers d'hommes meurent d'un accident de la route ou d'un cancer, et des centaines de milliers, victimes collatérales de ces drames, apprendront la mort d'un être cher. Chaque jour, l'équivalent d'une ville belge de taille moyenne disparaît de la surface de la terre, laissant dans son sillage des familles et des amis anéantis. Nous vivons plus ou moins dans l'ignorance de ces choses tant qu'elles ne nous rattrapent pas à un niveau personnel. Bien sûr, parfois, nous sommes sortis de notre « sommeil » par des catastrophes de grande ampleur comme le tsunami en Thaïlande en 2004 ou le tremblement de terre en Haïti en 2010 ou la pandémie actuelle. Mais malgré le grand nombre de victimes générées par ces catastrophes, cela ne modifie pas vraiment le taux de souffrance, si je peux l'appeler ainsi. En effet, comme je l'ai dit, des dizaines de milliers d'individus meurent chaque jour dans des tragédies inattendues et des centaines de milliers de personnes de leur entourage sont accablés de chagrin et traumatisés pour un temps ou pour longtemps. Pourtant, la plupart d'entre eux ne feront pas la une des journaux contrairement aux catastrophes de masse tout simplement parce que la douleur et la misère sont la norme de ce monde. Shakespeare l'avait bien compris quand il écrivait :



*« Chaque matin de nouvelles veuves se lamentent, de nouveaux orphelins pleurent; chaque jour de nouveaux accents de douleur frappent le ciel de plein fouet »<sup>2</sup>.*

Le mal et la souffrance sont en fait si répandus que ces statistiques nous font à peine broncher. A ce sujet, l'anthropologue Ernest Becker évoque le danger que représente le déni de réalité devant la misère de la vie et le côté aléatoire de la souffrance. Lorsque nous entendons parler d'un drame, un mécanisme intérieur de défense profondément ancré en nous se déclenche. Nous nous disons que de telles choses n'arrivent qu'aux autres, aux plus démunis ou aux plus imprudents; qu'il suffirait peut-être d'un nouveau gouvernement avec une nouvelle majorité ou d'une réforme du système social pour y mettre fin. Ou alors, nous nous fermons à toute mauvaise nouvelle quelle qu'elle soit, venant du monde ou d'ailleurs, afin de ne pas être trop dérangés ou perturbés par la réalité du monde et de sa souffrance. Becker, notre anthropologue, pense qu'un tel raisonnement, une telle attitude, « empêche de prendre la vie au sérieux » ou d'admettre ce qu'il appelle « le vécu de la terreur de la création »... de la « vague de panique sous-jacente à toute chose »<sup>3</sup>. Cet état de panique, car c'en est un, émane de la mort, car elle est imprévisible et inexorable. On peut tenter de la nier ou de la fuir, c'est inutile et dommageable car elle nous empêche de vivre vraiment y compris dans les moments difficiles. Une thèse similaire a été avancée par une femme de lettres américaine, Ann Patchett, dans un article paru dans le New York Times au sujet du tireur fou de Washington. Celui-ci tirait au hasard sur les gens dans la rue. Les faits remontent à l'automne 2002. Voici ce qu'elle écrit :



*« Nous cherchons toujours à donner un sens au meurtre afin de le tenir à distance : je n'ai pas le même profil que la victime; je n'habite pas dans la même ville; je ne serais jamais allé à cet endroit, ce type ne m'aurait jamais rencontré. Mais qu'en est-il quand il n'y a ni profil type, ni endroit, ni critère? Où nous réfugions-nous pour trouver la paix du cœur? Voilà la vérité : retarder notre propre mort est l'un de nos passe-temps favoris. Qu'il s'agisse de*

2 Mac Beth, Acte 4 scène 3

3 Ernest Becker, Le déni de la mort ; p283-284

*faire de l'exercice, contrôler son taux de cholestérol ou avoir une mammographie, nous nous protégeons sans cesse contre la mort. Nous pouvons déterminer le profil de la victime et identifier ce qui ne correspond pas avec le nôtre. Pourtant, un sniper qui vise bien et appuie une seule fois sur la gâchette nous rappelle avec horreur que nous sommes mortels. En dépit de nos meilleures intentions, la mort reste, pour une large part, arbitraire. Et elle s'approche inexorablement ».*

Je vous propose pour les semaines qui viennent de faire ce que Becker et Patchett nous proposent de faire : prendre la vie au sérieux! Et dès lors, prendre la souffrance au sérieux! Car peu importent toutes les précautions que nous prendrons et tous les efforts que nous ferons pour nous assurer une vie heureuse; peu importe à quel point nous travaillons dur pour réussir dans notre activité professionnelle, avoir une bonne santé et être en bon termes avec nos amis et notre famille, quelque chose détruira tôt ou tard, fatalement, ce bonheur. La vie humaine est irrémédiablement fragile et soumise à des forces impossibles à contrôler. La vie est tragique. Nous savons tous cela intuitivement. Les personnes confrontées à la souffrance et à la douleur apprennent à leurs dépens qu'il est impossible de leur faire face en comptant uniquement sur leurs propres ressources. Nous avons besoin de réconfort et de sens pour ne pas sombrer dans le désespoir. Et votre serviteur affirmera durant les prochaines semaines que ce soutien et ce sens ne sont que par le Dieu de Jésus-Christ. Pourtant, comme l'écrit Simone Weill :

*« La souffrance nous fait croire que Dieu est absent ».*

Elle a raison. Pour le non croyant, la souffrance manifeste le silence de Dieu ou son absence; et c'est même parfois le cas pour quelqu'un affirmant croire en Dieu. Cela aussi, nous en parlerons et nous tenterons de comprendre d'où vient ce phénomène qui fait douter le chrétien plus que l'athée lorsqu'il souffre. Cependant, dans le Psaume 34, David exprime une autre réalité :

*« Quand les justes crient, l'Eternel entend, et il les délivre de toutes leurs détresses. L'Eternel est près de ceux qui ont le cœur brisé, et il sauve ceux dont l'esprit est abattu ».*

**Ps 34 : 18-19**



On pourrait douter de ce que dit David si nous n'étions pas au courant des circonstances auxquelles il fait référence en disant cela. Il repense à une époque où il était en danger de mort et où tout semblait perdu. C'est en repensant à ce contexte qu'il écrit ces paroles. Non, nous dit David, même si Dieu semble absent, il ne l'est pas. Et j'espère qu'au cours de ces messages sur ce thème difficile de la souffrance, nous nous rappellerons tous que ce que dit David est vrai parce que nous l'avons-nous-mêmes expérimenté, parce que nous savons que c'est vrai pour en avoir fait l'expérience. Le philosophe allemand Max Scheler (1874-1928) dit dans son livre « l'homme du ressentiment », qu'un des plus grands services qu'une société puisse rendre à ses membres est de les aider à affronter les tragédies. Voici ce qu'il écrit :

*« Penseurs religieux et philosophes se sont également efforcés de donner aux hommes une interprétation de la douleur et de la souffrance qui leur en révèle le sens universel ».*

Toutes les sociétés tentent plus ou moins de répondre à la question :

*Quel est le sens de la souffrance? Ou quel sens puis-je lui donner?*

Des sociologues et des anthropologues ont analysé et comparé les différentes manières dont les différentes cultures préparent leurs membres au deuil, à la douleur et à la perte. Les résultats montrent que dans ce

domaine, notre culture séculière occidentale déchristianisée est parmi les pires et les plus faibles que l'histoire ait connue. Chaque être humain est guidé par une « contrainte intérieure » qui le pousse à comprendre ce monde comme ayant du sens et à se positionner en conséquence. Ce que l'anthropologue Richard Shweder a décrit en disant :



*« Les êtres humains ont apparemment envie d'être édifiés par leurs malheurs ».*

L'être humain a besoin de sens. Et dans nos sociétés occidentales, où la recherche de sens a été remplacée par l'abrutissement matérialiste et la philosophie de la consommation, il ne reste que la souffrance pour sortir l'homme de sa torpeur. C.S. Lewis qui avait été lui-même sorti de son relativisme spirituel par l'agonie de sa femme a écrit :



*« Dieu murmure au milieu de nos plaisirs, Il parle par notre conscience, mais Il crie dans nos souffrances. La souffrance est le mégaphone de Dieu pour réveiller un monde sourd ».*

Toutes les sociétés ne sont donc pas égales confrontées à la souffrance. Notre société occidentale moderne n'offre aucune explication à la souffrance et très peu de conseils quant à sa gestion. Il en résulte aujourd'hui que nous sommes plus choqués et détruits par la souffrance que ne l'ont été nos ancêtres. Nous avons gagné en termes de fuite, mais perdu en termes de sens. L'Europe médiévale voyait environ un enfant sur cinq mourir dans sa première année, et la moitié décédait avant l'âge de dix ans<sup>4</sup>. Une famille moyenne perdait la moitié de ses enfants dans leur jeune âge et ils décédaient à la maison en présence de tous les membres de la famille. Il arrivait même qu'on les enterrât soi-même. La vie de nos ancêtres était bien plus douloureuse que la nôtre. Pourtant, d'innombrables journaux et documents historiques révèlent que les rudes épreuves et le deuil troublaient bien moins nos aïeux que nous. Un spécialiste de l'histoire ancienne d'Europe du nord a observé que cela déconcertait les lecteurs contemporains lorsqu'ils constataient que les hommes du XIX siècle étaient bien moins craintifs qu'eux devant la perte, la violence, la souffrance et la mort<sup>5</sup>. Selon un autre spécialiste, si nos ancêtres pouvaient nous voir aujourd'hui, ils seraient tout autant choqués que nous le sommes, mais de notre mollesse, notre mondanité et notre timidité. A cet égard, nous ne sommes pas seulement pires que les générations passées, mais également plus faibles aujourd'hui qu'une bonne partie du reste du monde, car notre société cherche à éviter la douleur à tout prix. Un médecin, le docteur Paul Brand, un pionnier dans les traitements contre la lèpre, explique que les patients vivent aujourd'hui dans un confort qui n'a jamais existé auparavant et pourtant, ils semblent bien moins préparés à endurer la souffrance et bien plus traumatisés par ce qu'ils vivent. La question reste donc posée : pourquoi? Pour répondre en quelques mots, les cultures autres que la nôtre ont fourni des réponses variées à la question :

« Quel est le but de la vie humaine? »

Certaines disent que l'objectif est de mener une vie la plus morale possible afin d'échapper au cycle du karma et de la réincarnation, et ainsi être finalement libres de vivre un bonheur éternel, désincarné. D'autres disent

4 Ronald Rittgers, The Reformation of suffering, pastoral theology and lay piety in the late medieval and early modern Germany, Oxford, University press 2012 p4.

5 Tom Shippey, The road to Middle Earth, 2003 p78

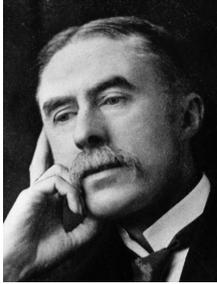
que nous devons tendre vers l'éveil spirituel; il s'agit de reconnaître l'unicité de toute chose et de parvenir à la sérénité. D'autres préconisent une vie de vertu, d'intégrité et d'honneur. Certaines sociétés enfin, enseignent que le but ultime de la vie est d'aller au paradis pour y vivre à jamais avec ceux que nous aimons et avec Dieu. Le point commun de toutes ces sociétés est que malgré son côté douloureux, la souffrance peut être un moyen important d'accomplir notre but dans la vie. Elle peut jouer un rôle central en nous poussant vers nos plus grands objectifs. Nous pouvons dire sans risquer de nous tromper que la souffrance est un chapitre important de l'histoire de chacune de ces cultures. Notre société occidentale est différente. Elle est matérialiste. Autrement dit, dans un sens péjoratif, n'existe que ce qui existe et qui peut se toucher et se compter. Mais c'est aussi, sur le plan philosophique, affirmer que tout est matière ou produit de la matière et qu'il n'existe en conséquence aucune réalité spirituelle. Ni Dieu Créateur, ni âme immatérielle, ni valeurs absolues. Ce monde physique est donc tout ce qui existe, et la limite de notre être. Dans ce contexte, le but de la vie est donc d'avoir la liberté de choisir la vie qui nous rend le plus heureux. Le problème, mais vous l'aurez déjà compris, c'est que la souffrance ne peut revêtir aucun sens au cœur de cette vision du monde car elle provoque une coupure dans l'histoire de notre vie et ne peut donc avoir une quelconque signification. Il faut dès lors éviter la souffrance à tout prix ou la minimiser. Quand les Occidentaux sécularisés n'arrivent plus à le faire, ils se voient forcés d'emprunter les ressources offertes par d'autres modes de pensée comme le karma, le bouddhisme, le stoïcisme grec ou le christianisme, même si leurs croyances concernant l'univers n'ont aucun lien avec ces différents modes de pensée. Autrement dit, ils ne sont ni bouddhistes, ni hindouistes, ni stoïciens, ni chrétiens et restent en fait fermés à ces modes de pensée. Cela les rassure simplement d'avoir l'illusion de développer quelque chose qui ne soit pas uniquement issu du monde matériel. C'est d'ailleurs toujours à des versions très allégées et édulcorées de ces différentes approches religieuses et philosophiques que les Occidentaux s'adonnent, y compris pour le christianisme. L'élévation de la science au statut de religion a également impacté négativement nos sociétés occidentales. La science occidentale considère en effet que l'univers est naturaliste. N'existe que notre nature, notre monde non créé. Alors que d'autres cultures voient le monde comme un mélange de matière et d'esprit, la pensée occidentale ne distingue que des forces matérielles dénuées de tout but. Dans cette vision du monde, ni le péché, ni une bataille cosmique, ni une force surnaturelle ne déterminent notre destin. Pour la société occidentale qui est la nôtre, la souffrance est un simple accident. Selon ce point de vue, la souffrance, bien que réelle, est donc en dehors du domaine du bien et du mal. Richard Dawkins, le célèbre biologiste anglais et athée célèbre, auteur de nombreux livres dont le fameux : « *Pour en finir avec Dieu* », offre une explication limpide du point de vue matérialiste sur le mal et la souffrance, dans son livre « *Qu'est-ce que l'évolution? Le livre de la vie* » :



*« La seule pensée de la quantité de souffrance annuelle dans la nature ne peut que vous laisser hébété... Dans un Univers où les acteurs sont des forces physiques aveugles, et la répllication génétique, certains vont souffrir, d'autres auront de la chance, et il n'y aura ni rime, ni raison à cela, ni aucune injustice... L'univers que nous observons a exactement les propriétés auxquelles on peut s'attendre s'il n'y a, à l'origine, ni plan, ni finalité, ni mal, ni bien, rien que de l'indifférence aveugle et sans pitié ».*

En d'autres termes, l'univers est une immense et impitoyable roulette russe! Vous comprenez pourquoi j'évoquais tout à l'heure le fait qu'un athée convaincu comme Dawkins aura moins de problème avec la souffrance en termes de questionnement, qu'un chrétien à la foi superficielle. C'est cette vision qui prévaut aujourd'hui dans nos pays occidentaux et ce, que « l'homo occidentalus » en soit conscient ou pas. Quand on pense que c'est en Occident que l'Évangile a le plus prospéré pendant des siècles, on peut se dire que le diable a mis le temps, mais qu'il a finalement fait du bon boulot. Il n'empêche que Dawkins lui-même ne peut pas nier que même si cette règle matérialiste prédomine dans nos sociétés, les hommes qui en font partie ne peuvent pas s'empêcher de se demander : pourquoi? Pourquoi la souffrance? Manifestant par là un trouble intérieur provenant à mon sens du reliquat de l'image de Dieu en eux, et de l'action intermittente de leur

conscience éveillée par l'Esprit Saint<sup>6</sup>. La souffrance n'a pas de sens et est très souvent injuste, et c'est bien ce constat à la fois spirituel et moral qui alimente ce questionnement. Dawkins le reconnaît volontiers : la lutte féroce contre la souffrance vient de ce que les gens ne veulent pas accepter qu'elle n'ait aucun but. Elle est vide de sens, ni bien, ni mal, parce que ces questions sont aussi vides de sens que notre univers. Dawkins ajoute que cette angoisse survient parce que, je le cite : *« Nous ne pouvons pas admettre que les choses puissent être ni bonnes ni mauvaises, ni cruelles ni amicales, mais simplement insensibles, indifférentes à toute souffrance et sans aucune finalité »*. Alfred Edouard Housman, un poète britannique du 20<sup>ème</sup> siècle, l'exprime ainsi :



*« Car la Nature, nature sans cœur,  
sans esprit, ne sait, ni n'a cure ».*

Et Dawkins de persister encore et de paraphraser :

*« L'ADN ne sait, ni n'a cure. L'ADN existe, simplement.  
Et nous dansons sur cette musique ».*

La souffrance n'a donc aucun sens. Ce n'est qu'un affreux contretemps. Pour Dawkins et ses nombreux adeptes, la vie est *« vide, inutile, futile, un désert d'inanité dépourvu de sens »*. Confrontés à la souffrance, nous ferions donc preuve d'infantilisme<sup>7</sup> en cherchant des ressources spirituelles afin de trouver un but ou un sens à la vie. L'homme de foi que je suis dira, lui, que ce sens recherché de la souffrance au cœur de ce monde voué au mal et au péché provient de ce que Dieu est un Dieu qui donne du sens. Non, le ciel n'est pas vide, n'en déplaît aux athées de tout poil. Et nous le verrons plus tard, non seulement le ciel n'est pas vide, mais Dieu n'a pas non plus créé en se retirant, en ne s'impliquant pas, en se désintéressant, n'en déplaît cette fois aux néo-stoïciens adeptes de l'immanence ou naturalisme, mais en mettant du sens au travers d'un projet d'amour envers sa créature-image. Ce sens aboutira malgré les souffrances et le mal et malgré ce que peuvent en penser les chantres du déterminisme acharné! Parce que tout fait sens en Dieu. Nous devons prendre conscience, nous les chrétiens, de la bénédiction qui est la nôtre de connaître le vrai Dieu et Celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ, notre Seigneur!<sup>8</sup> Combien d'âmes tourmentées par cette perspective du rien, du néant, amenées à la vie et au sens profond de leur être par notre Dieu, Père, Fils et Saint Esprit! C'est grâce à cette réalité que de nombreux saints des temps anciens ont souffert les souffrances du martyr, les yeux posés sur leur Seigneur! C'est grâce à l'union de l'âme et de la grâce divine, scellée par l'Esprit Saint, que d'autres encore ont prêché et écrit malgré la maladie, la souffrance, le mal, la persécution et la mort. Par contre, si on accepte l'hypothèse séculière matérialiste d'un univers uniquement matériel, alors ce qui donne un sens à la vie sera forcément des biens terrestres ou des éléments de ce monde, tels que la sécurité, le confort et le plaisir. Seulement il y a un hic. En effet, la souffrance bloque inévitablement l'accès à ces plaisirs de la vie. Soit elle les détruit, soit elle les compromet fortement. Comme le dit le docteur Brand déjà cité plus haut, dans son livre *« le don de la douleur »*, c'est parce que le sens de leur vie est la poursuite du plaisir et de la liberté individuelle que la souffrance traumatise autant les Occidentaux. Si tout ce qui m'intéresse sur cette terre, c'est prendre du plaisir et être heureux, toute souffrance sera considérée comme une calamité! La souffrance est interprétée dans notre société comme un « revers de fortune ». Celui qui souffre est victime d'attaques de forces naturelles sans caractère intentionnel. Ce qui revient à dire que la souffrance est distincte du cours de la vie. Il y a ma vie, ma vie réelle et les plaisirs qu'elle me donne et puis, il y a la souffrance; mais ça, ce n'est pas la vie, ce n'est pas ma vie. C'est tout au plus une sorte de bruit, une interférence dans le scénario de celui qui souffre. La souffrance dans ce schéma n'est en rien liée à une quelconque trame de la vie, sauf en tant que perturbation chaotique. Alors que dans le même temps, les cultures plus anciennes et les cultures non occidentales contemporaines ont toujours considéré la souffrance

<sup>6</sup> Ecclésiaste 3 : 11; Romains 2 : 14-16

<sup>7</sup> Richard Dawkins, Pour en finir avec Dieu, 2008 p 374

<sup>8</sup> Jean 17 : 3

comme faisant partie d'une vie normale, comme un moyen indispensable de vivre une vie de qualité, et de grandir en tant que personne et dans son âme. Par contre, le sens de la vie en Occident repose sur la liberté individuelle. Rien n'est plus important que le droit et la liberté de choisir pour vous-même ce que vous estimez être bon. Les institutions culturelles sont censées être neutres et « sans valeurs » c'est-à-dire sans le droit de dire aux gens comment vivre, mis à part celui de s'assurer que chacun soit libre de vivre selon ce qu'il ou elle juge satisfaisant et épanouissant. Or, si l'objectif d'une vie est d'être libre et heureux, alors la souffrance ne « sert » à rien. Dans cette optique, il faut l'éviter à tout prix ou, si on ne le peut pas, gérer et minimiser autant que possible les émotions liées à la douleur et à l'inconfort. Cette pensée a même créé à mon sens une forme de christianisme, je veux parler du charisme et de la théologie de la prospérité. L'habillage est chrétien, mais le contenu est clairement l'expression d'un matérialisme qui ne dit pas son nom. Si Dieu est Dieu, il doit obligatoirement me guérir, me protéger, m'aider à réussir ma vie. Dans cette forme de christianisme de plus en plus répandue, le chrétien est en relation avec un Dieu à son service exclusif ne tenant compte que de son petit bonheur personnel. Dans cette conception, Dieu est là pour moi, à mon service! Il est là pour que je réussisse ma vie. L'un des chantres de cette pensée est Joel Osteen. Lisez son livre : « *Votre meilleure vie c'est maintenant* ». Si vous croyez cela, c'est clair que votre meilleure vie, c'est maintenant. N'espérez rien dans la suivante. Dans la théologie charismatique, la souffrance est, elle, l'expression d'une anomalie que Dieu, par amour, doit s'empresser de corriger ou alors, elle est expression du péché qu'il suffit dès lors de confesser pour se purger de la maladie. Dans cette vision, que ce soient dans nos sociétés sécularisées ou au sein de nouvelles formes de christianisme – nous en verrons d'autres au cours des messages suivants, on ôte à celui qui souffre sa part de responsabilité dans sa manière de répondre à la souffrance. Notre anthropologue de service, Richard Shewder dit que derrière l'image de l'accident de parcours ou du hasard si cher à Dawkins, se cache le fait de : « *gérer la souffrance grâce à l'intervention d'agents qui possèdent un savoir-faire ou une formation spécifique à notre problème* »<sup>9</sup>. Dans les cultures traditionnelles, les temps de souffrances sont considérés comme des périodes sombres dont il faut apprendre quelque chose en termes de patience, de sagesse et de fidélité. Notre société quant à elle ne voit la souffrance ni comme une opportunité, ni comme une épreuve, encore moins comme un châtiment. Et puisque ceux qui souffrent sont les victimes d'un univers indifférent, ils sont renvoyés à des experts, médecins, psychologues, sociologues ou services sociaux, chargés de les aider à soulager leur douleur. Notre société a plongé dans la confusion en faisant de la souffrance le domaine réservé des spécialistes. Chaque corps d'experts a sa propre idée de la marche à suivre pour les personnes dans la souffrance. Diplômé de psychothérapie et d'anthropologie, James Davies est bien placé pour en parler. Il écrit :

« *Au cours du 20<sup>ème</sup> siècle, la majorité de nos contemporains s'est trouvée dans une confusion croissante quant aux raisons de leur souffrance émotionnelle. Il énumère divers éléments à l'œuvre dans cette confusion : « La psychiatrie biomédicale, les études psychiatriques, l'économie moderne », pour expliquer ceci : « Puisque chaque spécialité est fondée sur ses propres hypothèses et poursuit ses propres objectifs par le biais de ses propres méthodes, elles ont largement contribué à réduire la souffrance humaine à une cause prédominante (par exemple biologique, un manque de connaissances, un intérêt personnel contrarié) »*<sup>10</sup>.



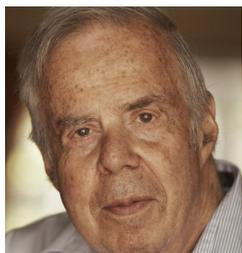
Comme le veut l'expression populaire : « *Si vous êtes expert en marteaux, tous les problèmes ressembleront à un clou* ». Il résulte de tout cela de l'incompréhension. Le modèle séculier place ceux qui souffrent entre les mains de professionnels, mais la spécialisation et le réductionnisme qui y est lié laissent en définitive les gens très souvent désespérés. Davies explique comment le modèle séculier encourage les

<sup>9</sup> Richard Shewder, Why do men barbecue?"p125

<sup>10</sup> James Davies, The importance of suffering 2012 p29

psychothérapeutes à « décontextualiser » la souffrance. Autrement dit, ils ne la considèrent pas comme une composante de l'histoire d'un individu et prennent ainsi le contre-pied des cultures anciennes.

Davies renvoie à l'interview du docteur Robert Spitzer, diffusée en 2007 par la BBC. Spitzer est psychiatre et encadre le groupe de travail qui rédige en 1980 le DSM-3 (la 3<sup>ème</sup> édition du Manuel de Diagnostic des troubles mentaux) de l'Association américaine de psychiatrie. Le but du DSM-3 - on en est au 7 actuellement - est d'uniformiser davantage les diagnostics psychiatriques. Lors de cette interview sur la BBC, 25 ans après les faits, Spitzer reconnaît que, rétrospectivement, il croit que son équipe a rangé à tort de nombreuses expériences humaines normales, telles que le deuil, la tristesse et l'anxiété, dans la catégorie des troubles mentaux. A la question : « *Vous avez donc médicalisé une bonne partie de la tristesse humaine?* », Spitzer répond : « *Je pense que nous l'avons fait dans une certaine mesure... Nous ne connaissons pas l'ampleur du problème... 20%, 30%... mais il est considérable!* ». Davies explique ensuite comment le DSM s'est intéressé presque exclusivement aux symptômes : « *Ils (les psychiatres) n'avaient pas envie de comprendre la vie du patient ou les raisons de sa souffrance. S'il était vraiment triste, anxieux ou malheureux, on parlait du principe qu'il souffrait d'un désordre quelconque qui devait être soigné. Il ne pouvait pas s'agir d'une réaction humaine naturelle et normale devant certaines conditions de vie qui avaient besoin d'être changées* ».



Les auteurs antiques, eux, considéraient que la souffrance était le symptôme d'un conflit entre les univers intérieur et extérieur d'un individu. Elle était le signal que son comportement et sa manière de penser avaient peut-être besoin d'être changés, et/ou que certains aspects de son environnement devaient être modifiés. L'accent n'était pas mis sur l'impression de mal-être ou la douleur, mais sur ce que ces éléments révélaient de sa vie et des solutions à mettre en œuvre. Bien sûr, pour poser une telle analyse, il faut des critères moraux et spirituels, ainsi que des jugements de valeur. Il faut être capable de discerner le bien du mal, les chemins de mort et les chemins de vie. Les experts formés dans des institutions laïques ont bien entendu du mal à entrer dans une telle approche. On attend de ces experts qu'ils réduisent la douleur par des méthodes scientifiques variées. L'histoire du patient n'est pas prise en compte. Davies conclut, et moi avec lui pour aujourd'hui :

*« L'influence du manuel de diagnostic des troubles mentaux est l'un des facteurs qui ont propagé dans notre culture l'idée pernicieuse selon laquelle une bonne partie de nos souffrances quotidiennes est une contrainte préjudiciable qui doit être éliminée dès que possible. Cette croyance nous piège chaque jour davantage dans une vision du monde qui fait de toute souffrance une force négative ».*

Personne n'aurait l'idée de changer l'ampoule du voyant clignotant sur le tableau de bord de sa voiture pour la remplacer par une ampoule défectueuse, si le voyant se mettait à clignoter pour signaler un problème, pour qu'il cesse de nous perturber... Il semblerait pourtant que c'est exactement ce que font les sociétés occidentales!